

## L'histoire d'un culte I

La topographie de la future église .- Au temps de Lydéric et de Phinaert. - La Vierge des Bois .- Origines de la dévotion .- La Vierge à la Treille. - Dans les mœurs et les arts

Au cœur du Vieux-Lille, par des rues étroites et tortueuses qui donnent à ce quartier de la ville une physionomie recueillie, une basilique est en train de s'édifier, lentement.

C'est dans un espace compris entre la rue de la Monnaie, la rue des Chats-Bossus, la rue Basse, la rue du Cirque et, plus loin, de l'autre côté, la rue des Trois-Moliettes et la rue des Vieux-Murs. Un vieux bras de la Deûle, qu'on nomme le canal St-Pierre, dessine là, par prédestination sans doute, une sorte de crosse d'évêque.

Il enserme, partie à ciel ouvert, partie dissimulé sous des voûtes basses et des arches séculaires, une sorte d'île en entonnoir qui serait comme une minuscule « cité » lilloise. Des maisons lépreuses et moroses longent le côté libre où il essaie en vain de refléter dans ses eaux poisseuses quelques pignons à redents et quelques jardinets pauvres. Ce coin, dans son humilité, est triste et recueilli.

Par les soirs d'été, quand des appels discrets de cloches se font entendre, il prend des airs pieux et dévots. Des femmes vont, à pas menus et réguliers, et s'engouffrent sous une porte basse qui semble le vantail immense de quelque ferme. Elles se rendent à l'église en construction, cachée là derrière les maisons humbles appelées à disparaître un jour prochain.

Et involontairement on songe à quelque Bruges de fantaisie, tournée vers les observances catholiques. Tout un passé défunt, dont l'idéal métaphysique n'est plus tout à fait le nôtre, s'évoque en l'esprit. Et on ressuscite par la pensée les existences qui végétaient là, à l'heure où les événements civils et les événements religieux étaient inséparablement unis dans la vie des peuples et des villes. On ressuscite ainsi, au cours des âges, un peu de la gloire qui enorgueillissait les ancêtres et les fastes d'un culte lié aux fastes de la commune. Et on comprend davantage que Lille ait longtemps été appelée « cité de la Vierge ». On saisit mieux quelles traditions anciennes et tenaces et quel illustre passé s'efforce de perpétuer, en cet endroit, le monument nouveau qui s'élève.

Derrière la vénération des fidèles à Notre-Dame de la Treille qu'entend glorifier la Basilique en construction, il faut découvrir aussi la fidélité à nos mœurs de Flandre, et la mémoire conservée d'un âge disparu.

Les origines des hommages rendus à la Vierge de Lille sont confuses. Comme en tout ce qui est lointain, la légende s'y mêle intimement à l'histoire. Même pourrait-on dire qu'elle devance l'histoire et qu'elle aide à parer d'une beauté de grâce et de piété les récits merveilleux qui font remonter au VIIe siècle la fondation de Lille.

Il n'y avait encore que bois et forêts où se tassent maintenant 215,431 habitants que déjà, dit-on, la Vierge s'y manifestait, Une vision miraculeuse consola, paraît-il, Ermengarde, mère de Lydéric, qui fut premier forestier de Flandre. C'était, rapporte gravement la tradition, près de la Fontaine del Saulx, à l'endroit environ où s'élève aujourd'hui le Palais-Rameau.

Jusqu'au bord du XIXe siècle, de bonnes âmes accordèrent leur créance à cet événement.

Pour garder la mémoire de l'apparition, la ferveur religieuse de ces temps reculés s'égare en divers sanctuaires, sans parvenir à se fixer.

Une nouvelle légende intervient autour de laquelle vont s'agglomérer les principaux éléments de la dévotion à la Vierge de Lille.

Il se rapporte que des bergers furent avertis par des signes surnaturels d'avoir à se rendre

dans un bois des environs de la ville naissante.

Ils obéirent, mus par une force irraisonnée, à la volonté mystérieuse. Leurs troupeaux, conscients de leur mission, guidèrent leur marche. Au lieu dit, ils trouvèrent une image miraculeuse dont la seule présence s'entoura tout aussitôt de prodiges. Les infirmités du corps, de l'esprit et de l'âme guérissaient par sa vertu efficace. Baudouin IV, comte de Flandre, souffrait d'un incurable mal. Il s'en trouva soulagé. Ce fut le départ de la reconnaissance officielle de la Madone et de la fondation d'un lieu de pèlerinage.

Un courant de dévotion s'établit qui, tout à coup, on ne sait trop comment ni pourquoi, repasse les remparts - c'étaient du reste de simples fossés boueux ! - et s'oriente vers la collégiale de St-Pierre, dont la chapelle était alors la plus conséquente de Lille. La dévotion, d'agreste et populaire qu'elle était d'abord, devient ainsi citadine et aristocratique. Elle sera peut-être moins poétique, mais plus près de l'orthodoxie et davantage selon la dogmatique romaine.

Elle regagnera d'ailleurs en gloire et en illustration officielle ce qu'elle perdra en charme et en spontanéité.

Toujours est-il que tout à coup, de la Madone des Bois, désignée aux pasteurs, il n'est plus question. Un vocable nouveau remplace le nom ancien et vénéré dans les prières et les invocations : Notre-Dame de Lille au lieu de Notre-Dame de Réconciliation. Puis, c'est une statuette de saint Pierre qui se substitue à l'image découverte par l'intervention divine et à laquelle vont toutes les manifestations de latrie.

Cette double métamorphose s'opère, à l'insu du peuple et des historiens. On ne peut qu'en constater les résultats. On prétend que les chanoines de St-Pierre, très malins et fort bons serviteurs de leur communauté, ne furent pas indifférents à ces transformations.

On serait mal venu de leur en vouloir. Ils ont accompli, en augmentant leur temporel, un acte de patriotisme local dont leurs lointains descendants peuvent leur être reconnaissants. De ce jour-là était né le culte de Notre-Dame de la Treille. Ce nom donné d'un ornement à claire-voie qui entourait la Madone.

L'histoire de Lille sera faite des anecdotes qui parent les récits de l'histoire de la Madone à la Treille, qui marquera dans la vie morale, intellectuelle et artistique de la région sa profonde prépondérance. (Une iconographie et une numismatique complète le prouvent.)

La gloire de celle-ci sera un peu de la gloire de l'autre. En tout cas, nous le verrons, la sainte ne garda point rancune aux auteurs de la pieuse ruse et fut bienveillante à la ville qui, par subterfuge, lui accordait droit de cité.

## **L'histoire d'un culte II**

A travers les siècles. – Processions et miracles. – Lille protégée contre les gueux. – La tourmente révolutionnaire. – La chapelle détruite. – Iconographie et numismatique

Au dire des hagiographes, tout aussitôt qu'elle fut honorée en l'église Saint-Pierre, Notre-Dame de la Treille se répandit en faveurs sur ses dévots. Les premiers miracles qu'opéra son intercession firent sur les âmes croyantes d'alors une profonde impression. Des documents anciens nous en ont conservé les témoignages peu suspects. Entre autres, diverses chartes de la comtesse de Flandre, Marguerite, constatent les prodiges, qui commencèrent vers 1254 pour ne plus s'arrêter. Des pèlerins affluèrent. Quelques années après, la renommée du sanctuaire avait tellement dépassé la cité et la région que d'Angers, le légat du Pape, cardinal-évêque d'Albano, pouvait octroyer des indulgences aux visiteurs toujours plus nombreux de la chapelle.

Les circonstances historiques, d'ailleurs, servirent à merveille la diffusion de la dévotion et les honneurs rendus à la Madone de la Treille. Le développement en coïncidait avec l'apogée civil et politique des Flandres, sous la principauté de Marguerite de Constantinople. La bonne comtesse, dont la piété égalait au moins la sagesse administrative, instaura en 1270 une procession qui devait avoir ses jours de faste et rester fameuse. La charte d'institution, qui prenait ainsi l'importance d'un acte gouvernemental, fut signée par le Magistrat de Lille, la comtesse et son fils Guy le prolifique (il eut 19 enfants avoués), déjà initié aux affaires par sa mère.

La première procession fut un triomphe. On imagine difficilement la pompe de pareilles cérémonies, faite de l'enthousiasme et des émulations individuelles, puisque nous n'avons plus pour en juger que le spectacle morose des cortèges officiels.

La marche se faisait en plein jour. Tout un peuple y assistait. Les corporations, les corps de métiers groupés autour de la bannière professionnelle, les milices bourgeoises, les magistrats en robes, les religieuses et les moines des ordres les plus divers défilaient. Puis c'étaient les splendides vêtements des prêtres en dalmatiques et en habits de pontificat, en rochets fins ou aubes délicates tissés par la munificence des bourgeois. Ils portaient les arches saintes, les reliquaires, les chasses, les statues, les ex-voto parés de ce beau tissu d'or de quatre aunes et demie que fournissaient les villes drapières de Tournai, Bruges, Ypres ou Anvers.

Et ainsi s'en allait-on par les prés en fleurs voisine de la collégiale et des remparts, selon un itinéraire invariable tracé par la loi. Ce devaient être comme des Florales chrétiennes, des Rogations solennelles dans le pittoresque décor du vieux Saint-André. A la cense du Metz, le cortège franchissait les fosses d'enceinte sur les ponts de planches étroits. puis, parmi les arbres et les hautes herbes, et le peuple prosterné, continuait son défilé.

Telle était la foi d'alors qu'on n'omettait pas de rattacher à la cérémonie les faits ayant un certain retentissement. C'est ainsi que, de bonne heure, le Chevalier Rouge devint un des figurants de la procession. Cela rappelait un drame, Hellin, seigneur de Cysoing, avait, au mépris de l'immunité, tué sur les marches de l'autel un clerc qui s'y était réfugié. Le meurtrier et ses descendants durent depuis, en expiation, suivre, revêtus d'une cote rouge, la principale chasse : la *Bonne Fierce*.

Chez nos dévots aïeux, c'était une chasse entourée du plus haut respect. Elle renfermait le Joyel Notre-Dame : une mèche de cheveux et un peu de lait coagulé de la Vierge Mère. Il ne venait à l'esprit de personne de douter de l'authenticité des reliques et il aurait été malvenu, l'hérésiarque qui aurait osé prétendre que le saint lait coagulé n'était qu'un peu de craie pilée de la *Crypta lactea* de Bethléem, où la tradition complaisante assure que Marie allaita le Messie nouveau né.

D'année en année, la procession s'accroissait d'éléments inédits. Le profane s'infiltrait lentement dans les choses religieuses. Il vint un temps où le char de Thespis entra parmi les groupes. A force de mimer les mystères et les épisodes des deux testaments, des improvisations s'allièrent à la légende sacrée et bientôt la débordèrent. Les tableaux plus lestes contribuaient pour leur part à l'illustration de ces fêtes en plein air, d'autant qu'à contenter le démon de la curiosité, nul ne paraissait mécontenter Dieu, ni la Sainte.

Selon les mémoires du temps, en effet, les miracles se renouvelaient de plus en plus nombreux. La période de 1519 à 1527 fut, assure-t-on, particulièrement féconde. Aveugles, boiteux, béquillards et culs-de-jatte réalisaient à certains jours, auprès de la chapelle de la Treille, une véritable cour des miracles. L'action surnaturelle était particulièrement efficace contre la hernie inguinale, l'hypocondrie et l'hystérie. La Vierge se spécialise dans la délivrance des démoniaques. Longue est la liste des possédés des deux sexes que libéra l'invocation *Sancta Maria Cancellata*. Aussi l'exorcisme fleurit-il à la Treille. Et ce n'est pas sans étonnement qu'on constate que, pour leurs victimes, incubes et succubes de ce temps choisissent de préférence nonnes et béguines.

Un autre fait acheva de mettre en l'estime du peuple la Vierge tant honorée. Durant les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, les gueux iconoclastes, de pillage en pillage et d'incendie en incendie, portèrent jusqu'aux portes de Lille leur fureur de destruction. Ils n'allèrent pas plus loin, empêchés, disent de vieux livres, de franchir le circuit de la procession où s'étendait la puissance mystérieuse et tutélaire de la Vierge.

Le peuple, au civisme généreux, fut reconnaissant à sa patronne et chôma ses fêtes avec un enthousiasme nouveau.

Le 28 octobre 1634, la ville fut consacrée à la Vierge.

Puis, sans faits autrement notables que la procession annuelle, l'histoire de Notre-Dame de la Treille, à travers les vicissitudes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles arrive à la veille du bouleversement révolutionnaire.

C'est le 6 juin 1790 que pour la dernière fois furent portés, par les rues, avec le cérémonial

accoutumé, la *Bonne Fierté* et les emblèmes vénérés. La sortie s'acheva sur l'Esplanade, au milieu de l'enthousiasme irréfléchi de la fête fédérale du Nord ...

Six mois après, l'Assemblée nationale, comme aujourd'hui, décrétait la fermeture des couvents et chapelles congréganistes. Les scellés étaient mis sur la partie canoniale de l'église Saint-Pierre. Le 27 mai 1791, un mandement de l'évêque constitutionnel Primat fermait l'édifice aux exercices catholiques. La chapelle de Notre-Dame de la Treille se trouvait, de ce coup, au mépris de la liberté, interdite. C'est le propre de prétendus indépendants de violenter les consciences. Pareilles tyrannies se renouvellent à tous les tournants difficiles de la vie des peuples et déjà l'on entrait en pleine effervescence antichrétienne et révolutionnaire.

L'église Saint-Pierre et la chapelle de la Treille, mises en vente, ne trouvèrent d'acquéreur solvable et, quand vint le siège de 1792, furent converties en magasins à fourrages et en entrepôts de troupeaux. Pire que ces profanations, l'année suivante, un syndicat de démolisseurs s'acharne sur l'édifice et, tandis que sous la pioche s'écroulent les murs, les richesses d'art du cloître, les livres de la bibliothèque, les collections riches et les pieuses offrandes à la Vierge sont dispersés.

Mais une providence veillait. La Sainte Image, objet de dévotions, ne fut ni livrée au sacrilège, ni perdue. Le zèle d'un sacristain la préserva des atteintes des vandales. A ses risques et périls, il la porta dans sa demeure, où elle attendit la fin de la période tragique.

Une des phases, la plus glorieuse, du culte de Notre-Dame de la Treille se trouvait accomplie.

### **L'histoire d'un culte III**

Après la Révolution. – La Vierge à la Treille à Sainte-Catherine. – La chapelle intérimaire. – Renaissance du culte. – Le jubilé et les fêtes. – La première pierre de la Basilique

La tourmente jacobine apaisée et les églises, par le Consulat, rouvertes au peuple après la restauration officielle du culte catholique en France, une église de la ville, Ste-Catherine, reçut en dépôt la statue vénérée de la Vierge à la Treille.

On avait passé par tant d'émotions en moins de dix ans, à Lille comme ailleurs, et la vie avait été si profondément modifiée qu'on ne savait plus. Et pendant longtemps, la chapelle qui abritait ce culte local par excellence était à peu près déserte et ne se distinguait en rien des autres petites dévotions latérales. La paroisse se doutait à peine du privilège et de l'honneur que lui avait dévolus Alain Gambier, le sauveur et le gardien de la patronne, en la lui confiant. Notre-Dame de la Treille s'anémia dans l'obscurité jusqu'en 1842 où tout à coup une renaissance parut s'opérer.

C'est, malgré les apparences, un peu l'à-côté de l'histoire sociale de Lille que cet acte de piété qui la sortit de sa retraite et de l'indifférence. Un savant ecclésiastique, Mgr Hautcœur, prélat du Pape, qui a consacré de doctes ouvrages à St-Pierre et à la Treille, s'étend longuement dans sa monographie sur l'éclipse momentanée de la dévotion à la Vierge et sur l'oubli qui pouvait entraver à perpétuité le retour aux souvenirs de la cite.

L'historiographe énumère complaisamment et explique les diverses péripéties qui amenèrent un prêtre de Ste-Catherine, M. Bernard, à restaurer la mémoire de la patronne de Lille.

Le saint homme embellit le sanctuaire provisoire pour y replacer la vierge dans son apothéose de jadis.

L'architecte Benvignat, celui-là même qui agrandit et modifia l'ex Grand-Théâtre, et le sculpteur Huidiez furent chargés d'orner la chapelle et l'autel. Et des exercices pieux s'y renouvelèrent.

Les souvenirs anciens se ravivèrent. De nombreux opuscules de vulgarisation et divers ouvrages, relatant avec beaucoup de bonne foi, beaucoup de naïveté et fort peu de critique, les origines miraculeuses de la dévotion, propagèrent dans la population les faits et gestes de l'antique image de la collégiale de Saint-Pierre.

On se prit à songer à l'édification d'un nouveau sanctuaire. Le pape Pie IX, pressenti par le cardinal Giraud, des intentions des catholiques lillois. leur fit don, pour accroître le renom du

prochain édifice et encourager les offrandes nécessaires à sa construction, du corps authentique d'une martyre : Plinia, une chrétienne de 20 ans qu'on tira de son sommeil séculaire au cimetière de la Tiburtina via.

Il ne fallait plus qu'une grande occasion pour commencer l'entreprise considérable. On la trouva dans la célébration du 6e centenaire de l'établissement de la procession fameuse et de la charte de la comtesse Marguerite.

L'abbé Combalot, un philosophe dissident de l'école menaisienne qui s'était fait une réputation d'éloquence parmi les personnes pieuses, prêta à l'idée le prestige de sa parole fouguese et romantique qui remuait les masses.

A la suite d'un de ses sermons, un comité fut décidé, et comme le pouvoir laïque n'était pas alors en hostilité contre le pouvoir ecclésiastique, le préfet du Nord et Mgr Regnier, cardinal-archevêque de Cambrai, s'inscrivirent en tête de la liste des souscripteurs. Cette année-là, 1853, Napoléon III, étant de passage à Lille, s'intéressa fort au projet. L'appui du gouvernement était acquis.

Ce précieux concours contribua à donner aux fêtes jubilaires un faste inouï. Les préparatifs de la cérémonie durèrent des mois. La vie de la cité et le commerce local changèrent un moment d'orientation.

Artisans et artistes, gens du peuple et bourgeois s'activèrent à confectionner des ornements, des guirlandes, des rosaces, des festons, des bannières, des costumes de parade pour le jour annoncé de la sortie triomphale de la Vierge. On frappait des médailles, on façonnait des statuettes, on peignait des toiles emblématiques avec un empressement enthousiaste. Des souscriptions paraient aux dépenses.

En prévision des frais de tout genre, le Conseil municipal, M. Richebé étant maire, votait un subside de 10.000 francs. Ainsi s'affirmait la participation officielle de la ville.

Mémorable fut cette procession du 2 juillet 1854. Aux façades de leurs maisons, aux balcons, aux fenêtres, les habitants rivalisaient de décorations. Partout, des guirlandes de fleurs naturelles ou artificielles tracent le long des murs des invocations de litanies ; sur des écussons de pourpre ou d'or de la ville suivent par groupes compacts formés de leurs associations et confréries laïques ou pieuses. portant emblèmes et bannières. Les tambours de la garnison, les musiques des Canonniers et des Pompiers les séparent.

Des délégations venues de tous côtés continuent le défilé. Et les faits mémorables de l'histoire civile et religieuse des Flandres sont figurés : évangélistes et apôtres du pays ; députations historiques des villes et villages voisins en habits chamarrés.

Trente-six prêtres en dalmatique d'or et les douze évêques présents à la cérémonie, vêtus d'ornements pontificaux, escortent la chasse de la Vierge. Et en place d'honneur s'avancent les autorités : le préfet, l'ambassadeur d'Espagne, le maire, les adjoints. Un bataillon d'infanterie et un piquet de cavalerie ferment la procession.

Le panorama de la Grande-Place est grandiose, où la foule compacte et recueillie fait station. Un reposoir immense a été dressé sur le perron de la Grand-Place. L'édifice entier disparaît sous les courtines et les tentures de velours. Au centre, une toile immense représente la Madone accueillant Philippe le Bon qui offre la Toison d'or et Jean Levasseur, chef des bourgeois, qui lui remet les clefs de la ville. Sur l'inscription du centre, on lit : « Lille, cite de la Vierge », Alors 300 choristes chantent le Salve Regina. Puis descendent, unanimes, les bénédictions épiscopales. accueillies par une immense acclamation : Vive Notre-Dame de la Treille ! telle que, depuis, n'en ouït plus la déesse profane du haut de sa colonne obsidionale.

Il est sept heures quand la châsse, les reliques, les saints, les seigneurs et les évêques rentrent à l'église.

Dans le salon blanc de l'Hôtel-de-Ville, un banquet réunit une heure plus tard 250 convives : magistrats, prélats, notabilités.

La nuit venue, un foyer tournant de lumière, du sommet de la tour Sainte-Catherine, rayonne sur la fête qui s'achève, comme un phare de gloire.

L'enthousiasme avait porté. Le 1er juillet 1855. après un discours de M. Besson, préfet, une

autre cérémonie invitait les Lillois à procéder à la pose de la première pierre de la basilique.

L'emplacement choisi, don d'un généreux bienfaiteur anonyme, était la Motte-Madame, où la tradition plaçait et le château du Buc, patrimoine de Phinaert, forestier légendaire, et la forteresse féodale de Beaudoin V, à l'endroit même où avait été la collégiale Saint-Pierre, au cœur de la cité.

## L'histoire d'un culte IV

L'édification de la Basilique. – Le concours. – L'architecte. – La crypte. – Dimensions de la future cathédrale. – L'état des travaux. – Une œuvre locale

Afin de ne rien laisser au hasard d'une œuvre comme celle qu'on voulait entreprendre, une commission composée de notabilités lilloises décida de provoquer un vaste concours entre les architectes européens. Un programme détaillé fut envoyé dans les notables villes de France, d'Italie, d'Allemagne, de Suisse, de Belgique, de Hollande et d'Angleterre. La principale des conditions qu'il imposait était celle-ci : le style de la Basilique sera le pur gothique du XIII<sup>e</sup> siècle.

Un jury fut établi composé d'autorités indiscutables dans l'art religieux. Il comprenait : MM. de Contencin, directeur général des cultes, - une utilité - de Caumot, directeur de la Société Française pour la conservation des monuments historiques ; le P. Martin, archéologue réputé, Didron, directeur des *Annales Archéologiques*, Feischensperger, membre de la commission pour l'achèvement de la Cathédrale de Cologne, etc ... Tous ces hommes unissaient à une indiscutable valeur scientifique et à un talent éprouvé la plus impartiale indépendance.

Le concours fut une belle manifestation d'art religieux. Au délai fixé, le 1<sup>er</sup> mars 1856, 41 projets et plus de 600 dessins étaient soumis à la commission. L'exposition s'ouvrit à la Halle aux Sacres. Le jury se livra à de minutieux et longs examens. Il procéda ensuite par voie d'élimination.

Non pour leur infériorité, mais parce qu'ils avaient négligé, en totalité ou en partie, les conditions essentielles de style, 22 projets furent écartés. Après plusieurs séances dix concurrents restaient en présence qui laissaient les juges perplexes. On s'en tira en augmentant le nombre de prix et des primes d'abord prévus.

Deux architectes anglais obtinrent les plus hautes récompenses. Il ne s'agissait pas en effet, d'arrêter une préférence exclusive et de confier l'exécution du monument à tel ou tel des lauréats, aux dépens de tous les autres. Sagement, il était stipulé dans le programme du concours que les plans récompensés demeureraient la propriété de l'œuvre, qui ne s'engageait à en exécuter aucun et qui pourrait en disposer à son gré, y faire tous les emprunts qu'elle jugerait à propos.

La commission usa en effet à sa convenance des documents dont elle était ainsi devenue propriétaire. Des plans agréés, on pouvait, en unissant leurs qualités respectives en une synthèse, arrêter un plan définitif d'où sortirait comme l'archétype de la cathédrale gothique.

Cette idée trouva un promoteur ardent en un architecte lillois, Charles Leroy, qui avait été classe parmi les heureux concurrents.

A force d'amour et de réelle piété et de rare compréhension, celui-ci donna à son travail éclectique un caractère nouveau. Ce fut désormais l'œuvre de toute sa vie. Les dessins, coupes et planches qu'il établit détaillèrent si bien sa pensée que d'autres peuvent, maintenant qu'il n'est plus, la reprendre et poursuivre sans hésitation.

Une admirable maquette, merveille de fini et de proportions qu'il a laissée, suffirait amplement à dire sa conscience et ses scrupules de bon artisan. Cette pièce curieuse est visible dans la Basilique.

De la pose réelle de la pierre initiale, le 9 juin 1856, jusqu'à sa mort, en août 1875, M. Leroy dirigea, on peut dire, sur les chantiers les travaux de la future église. A lui revient l'idée de la crypte, la plus vaste du monde puisqu'elle doit comprendre toute l'étendue souterraine de l'édifice. Outre qu'elle pare à la nature mouvante du sol, solidifie la construction et la protège contre l'humidité et l'action délétère des saisons, elle est d'un grand effet monumental.

Cette crypte fut inaugurée dès 1859 et livrée au culte dix ans plus tard. Depuis lors, les

diverses chapelles de l'hypogée, selon un plan d'ensemble harmonique, se décorent peu à peu d'un revêtement de pierres funéraires en marbre.

Tel qu'en fut conçu le plan, la Basilique Cathédrale de la Treille a pour fonction de réaliser la formule la plus parfaite et la plus liturgique de la symbolique chrétienne.

Pour l'étendue et la superficie, elle se classe parmi les plus grandes églises mondiales. Elle est destinée à rouvrir une superficie de 5,000 mètres carrés. Par ses dimensions, elle approche ou dépasse même les cathédrales gothiques les plus célèbres. Du chevet au porche, elle ne doit pas mesurer moins de 182 mètres, ce qui est une longueur honorable. En largeur, au transept, elle aura 54 mètres 80 ; à la nef, 24 mètres 80. Les clefs de voûte seront placées à 82 mètres de hauteur. Or, Notre-Dame de Paris n'a que 125 mètres de long, 48 de large et 35 de hauteur sous voûte ; Chartres, 128m. 47, 32m 47 et 34 m. 35.

Comme forme générale le tracé adopte la croix latine aux transepts saillants. Contrairement à l'usage de presque toutes les cathédrales moyenâgeuses, les triples nefs de cinq travées seront dépourvues de chapelles latérales. Le collatéral, ou bas-coté, fait retour sur les bras du transept, se prolonge au flanc du sanctuaire .

Au rond-point se développent cinq chapelles absidales, celle du chevet est d'étendue et de proportions plus vastes et s'indique ainsi comme le centre du culte : c'est la chapelle de Notre-Dame de la Treille. Deux petites chapelles s'ajoutent en outre au bas des petits nefs.

Il n'est pas possible ici d'entrer dans le détail de l'ossature et dans la forêt gothique de colonnes, colonnettes et chapiteaux qui ressortissent plutôt à la technique de l'œuvre qu'à un article de vulgarisation comme prétend être celui-ci. Mieux vaut, et parce qu'à ce propos une gravure aide à la compréhension du texte un peu rude, en venir à la façade principale. Élevée sur un perron de 12 degrés, ses 37 mètres de

largeur, sa rosace de 8 mètres 50 de diamètre qui s'ouvrira au premier étage, ses deux flèches dominant d'un élancement si téméraire qu'elles en font les plus audacieuses tours gothiques connues, les baies géminées des portes, les voussures, les tympan fouillés. à 3 étages de bas-reliefs, la galerie historiée de la série des Comtes de Flandre, elle est prévue grandiose et munificente.

Aux tours de la façade fera pendant sur la croisée, une flèche de 82 mètres de haut, analogue à celle de la Sainte-Chapelle.

Des triples portails ouvrent les transepts comme la façade. L'extérieur de l'édifice, qu'il serait long et fastidieux de détailler, répond à l'allure et au faste des porches. On peut se rendre compte par la partie absidale aujourd'hui achevée avec quel luxe sont fouillées et taillées les crêtes, les aigrettes, les niches, les gargouilles multiformes. Disons seulement que le gros œuvre au dehors est en pierre de Soignies, la masse intérieure, sauf les colonnes et nervures, en pierre blanche de l'Oise.

Longtemps, la Vierge à la Treille resta exilée à Sainte-Catherine. Ses dévots auraient bien voulu la rendre à la chapelle provisoire du nouvel édifice, mais les paroissiens de l'église hospitalière, maintenant qu'ils savaient le pouvoir de ses vertus, ne semblaient plus du tout disposés à se dessaisir de la statue miraculeuse. Aussi la translation eut lieu seulement en novembre 1872. Elle se fit comme un rapt, en hâte, sans apprêt ni solennité.

La cérémonie n'était que reculée. En effet, par décret pontifical, la Vierge à la Treille obtint les honneurs du couronnement sous le titre de Mère de Grace.

On en profita pour une nouvelle fête, juste vingt ans après le jubilé.

Les mêmes manifestations pompeuses se reproduisirent. La statue, parée d'un manteau royal, offert par la maréchale de Mac-Mahon, traversa encore une fois la ville pour recevoir, sur la place de la République, devant la foule assemblée, la couronne de pierres précieuses, don des dames lilloises.

La pompe extérieure se continua par des triduums et des neuvaines de prières dans la chapelle provisoire. On rehaussa les solennités du culte par une exposition d'art religieux ouverte dans les bâtiments de l'ancienne Préfecture. La chose était inédite. On y adjoignit un concours de musique sacrée qui produisit des œuvres qui restent. Il y eut aussi un concours de poésie. Ce ne fut pas le meilleur de l'affaire. Si l'on en juge par le pseudo-lyrisme des odes, le concours fut mauvais. Les poètes manquèrent. Il ne vint que des versificateurs, comme il arrive quand on impose un sujet,

parce que la poésie ne se fabrique pas sur commande. Du moins tout cela partait d'excellente pensée décentralisatrice. Ainsi le culte de la Vierge lilloise, perpétuant la tradition ancienne, continuait à unir dans ses manifestations, arts et lettres, industrie et commerce.

Grace à la publicité qui se faisait ainsi autour du sanctuaire, des dons affluaient. Successivement les chapelles étaient dotées d'orgues, de vitraux, de parvis en mosaïque, et surtout d'un autel en marbre et applications de bronze florentin, dorures ciselées et pierres précieuses représentant les scènes de la vie merveilleuse de la Vierge.

La particularité de cet autel réside surtout en un trône élevé où est située l'antique statue, la Madone millénaire. Sous un dais en orfèvrerie que supportent des colonnettes d'onyx, dans la rutilance des gemmes, coryndons, améthystes et chrysoprases, elle sourit de son sourire suranné. Et des richesses s'amassent à son ombre tutélaire.

Les papes prodiguent les indulgences, les communautés, les particuliers se dessaisissent pour elle de reliques de toutes provenances, authentiques ou suspectes, qui constituent un merveilleux trésor sacré. Quelque jour, peut-être, l'art aura bénéficié à en réclamer l'exposition rétrospective.

Cependant l'édifice se construit lentement, lentement. Des sommes considérables s'épuisent et les offrandes, sollicitées par les combinaisons ingénieuses, ne tarissent pas. Le zèle et l'ardeur catholiques sont stimulés par des tentatives de tous genres. On se rappelle que, jadis, une immense loterie fut organisée pour apporter des ressources à l'œuvre. On se souvient aussi que chacune des sociétés chorales de Lille tint à honneur de donner une série de concerts dans la même intention et que la Musique de la Garde de Paris se déplaça aux mêmes fins.

Mais notre société devient davantage laïque et davantage utilitaire ; ils sont déjà moins nombreux à assumer les charges de la lourde entreprise les citoyens lillois, et sur les chantiers de la basilique, sur les chantiers verdis d'herbe et de lierre, l'espace est étroit que blanchit la poussière des matériaux et des marbres sciés. Quelques ouvriers seulement s'activent là, où, au XIII<sup>e</sup> siècle, un peuple entier aurait charrié le fer, taillé les pierres.

Cependant le magnifique poème, pour l'étonnement du XX<sup>e</sup> siècle, s'inscrit quand même aux fastes de la vieille capitale flamande.

On espère pour 1954 avoir fini le transept et les dépendances. La construction de la nef principale de la façade et de ses tours occuperait une autre cinquantaine d'années. Ainsi la Basilique de la Treille, édifiée sur les assises de deux siècles, ressemblerait davantage à nos magnifiques cathédrales des temps de foi dont les flèches ont mis des ans et des ans à déchirer le ciel.

Ce temple, comme les temples anciens, aurait en lui l'élan mystique, sans doute, mais surtout la majesté, l'harmonie, l'adaptation à une terre et un ciel qui désapprouve les lourdeurs byzantines des Sacré-Cœur (c'est Montmartre que je désigne !), la beauté d'une tradition et l'éloge orgueilleux d'une race.

C'est pourquoi, au risque de provoquer l'inepte sourire de l'anticléricisme affolé, serf de préjugés et aveugle au beau, il était bon d'expliquer le sens régional du culte de la Treille et le caractère esthétique de l'église qui se dresse.

LÉON BOCQUET.